

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Charles LE GOFFIC. — *La Tour d'Auvergne* [Paris], E. Flammarion, s. d. [1928], in-16 jésus de 227 pages (Collection *Les Grands Cœurs*). — Prix : 12 francs.

La vie et les vertus diverses de La Tour d'Auvergne offraient depuis cent vingt-huit ans aux orateurs moralistes et aux historiens militaires une inépuisable et éclatante matière dont ils ont assez généreusement tiré parti. Mais voici la première fois qu'un écrivain psychologue et, du reste, très bien informé, se tourne vers cette imposante figure. Des documents inédits ont été mis à la disposition de M. Le Goffic et lui ont permis de renouveler complètement un sujet qui semblait rebattu ⁽¹⁾.

Cet homme de l'ancienne France qui s'attache avec enthousiasme et sans sectarisme à la nouvelle, ce bon Breton qui est si loyal Français, cet intrépide soldat qui est si humain, cet homme d'action qui se passionne pour l'étude la plus abstruse, ce vétéran édenté qui pouvait être général et qui, simple capitaine, mourut au champ d'honneur, certes, il n'y a là rien d'ordinaire. Méritait-il pour cela de compter parmi les *Grands cœurs* ? C'est une autre affaire. Par le fait même de l'existence de son livre, M. Le Goffic répond oui ; toutefois, comme il est historien honnête et qui ne se repaît point de conventions plus ou moins officielles, il conduira, bien contre son gré, plus d'un lecteur à répondre non : conséquence inattendue et fort honorable de recherches poursuivies suivant les meilleurs principes. L'histoire digne de ce nom est une terrible chose.

L'ouvrage du commandant Sirmond et les études fragmentaires de Trévédy avaient tiré au clair nombre de points de la vie, publique ou privée, de La Tour d'Auvergne ; mais, pour pénétrer plus profondément dans cette âme de grenadier et — circonstance aggravante — de grenadier breton, pour composer

1. — Sur la jeunesse de L. T. d'A., il faut lire, en complément de ce livre, l'article du même auteur paru dans le numéro du 1^{er} mai de cette année de la *Revue des Deux Mondes*.

ensuite un portrait où le souci de la vérité n'offusquât pas l'admiration, il ne suffisait pas de mettre la main sur une correspondance encore inutilisée, il ne fallait rien moins qu'un talent bien rare, adroit, souple, attentif aux nuances, averti de la faiblesse de la nature humaine, et néanmoins capable d'en ressentir vivement la grandeur. Tout cela se rencontrait chez M. Le Goffic et de là vient la valeur originale de ce livre qui, si paradoxale que la constatation puisse paraître, satisfera les fervents du héros carhaisien, tout en autorisant les réserves des esprits, évidemment mal faits, qui le respectent beaucoup plus qu'ils ne l'admirent.

La Tour d'Auvergne nourrissait-il vraiment en son cœur ce noble mépris des honneurs du monde qu'on lui attribue communément ? C'est là un des deux principaux problèmes, si l'on peut ainsi parler, de sa vie morale. Car enfin, pour la foule, il est bien l'homme qui voulut rester officier de troupe. La tradition populaire a été jusqu'à faire de lui un simple soldat et comme qui dirait le saint patron des troupiers. La légende ne le conçoit pas plus sans le fusil en main que Charlemagne sans la barbe fleurie. Le fait est qu'il refusa le grade de colonel après la conquête du Val d'Aran, mais il avait joué des pieds et des mains en 1789 pour obtenir la croix de Saint-Louis. S'il se dérobaît aux grades, ce put être, au moins durant cette sombre année 1794, par crainte de certaines responsabilités. Servir et mourir, fort bien : c'était un brave ; il y consentait. Mais les généraux d'alors ne tombaient guère que sous les coups de mains françaises. Evidemment, il aimait le genre de vie que menaient ses hommes ; celle d'un haut chef lui eût semblé en quelque sorte moins militaire. Autant que quelque chose se laisse entrevoir d'un être aussi complexe, il y avait de cela. Et nous avons le droit de nous demander par surcroît si, en se dérobant à toute occasion, il ne manquait pas à son devoir. Il ne pouvait douter sincèrement de lui-même ; les événements avaient révélé ses capacités. Sa vraie place était à un poste de commandement. Craignons qu'il n'y ait eu un peu de pose dans son obstination enragée. En tout cas ne doutons pas qu'il ait eu grand souci de la galerie. Ne diriez-vous pas qu'en lui offrant des grades ou des honneurs, on voulait attenter à sa vertu ? Pour le juger à cet égard, gardons présents à l'esprit certains traits de son caractère. Les honneurs proprement dits le gênent plus que les obligations

qu'ils entraînent. C'est un misanthrope grognon, maniaque, très « vieux garçon ». Parlons crûment : c'est un « ours ». Or, d'être un « ours », n'est-ce pas plus facile à un capitaine qu'à un général ?

Autre « problème » inquiétant : il s'agit de l'affaire Le Brigant. A-t-on assez dit et répété que, si La Tour d'Auvergne reprit du service en l'an V, ce fut pour dégager du service le jeune Le Brigant, vingt-deuxième et dernier enfant de son maître en celtisme ! Il s'est même trouvé un peintre d'histoire pour tenter d'immortaliser la scène pathétique à laquelle avait dû donner lieu ce sacrifice digne de Plutarque. La Tour d'Auvergne eût assurément souhaité que son propre engagement en qualité de « simple volontaire » libérât le fils de son ami ; ses démarches en faveur du jeune homme l'attestent. Mais il ne s'attarda pas de ce côté outre mesure ; son motif déterminant fut de toute autre espèce, uniquement personnel. Il se savait exposé à devenir un des cinq Directeurs qui présidaient alors aux destinées de la France : effroyable perspective pour cet ombrageux héros. Le retour à la vie militaire fournissait à ses cheveux blancs ce qu'il appelait une « défaite honnête ». Ici, que l'on ne se presse pas de crier au Cincinnatus. Cincinnatus, lui, avait connu les honneurs avec leurs difficultés, leurs responsabilités pesantes. Il les avait quittés quand le temps de les quitter s'était trouvé venu ; il les accepta de nouveau quand se trouva venu le temps de les accepter. C'est la pure, la haute résignation du sage. Quelle différence avec La Tour d'Auvergne ! En l'an VIII le grand cœur de notre héros échappa à un autre traquenard. Le Sénat l'avait inscrit d'office sur la liste des représentants du Finistère au Corps législatif. Au siège de représentant était attachée une dotation annuelle de 10.000 francs, assez jolie somme pour l'époque. Le législateur malgré lui entra dans une belle fureur, fut presque impoli. Vertu ? Qui sait ? Cette fois, la charge n'était pas bien lourde et le profit était sûr. A qui gémit sur la bassesse de nos mœurs électorales le geste semblera presque admirable. Puis le doute recommence lorsqu'on revient à constater l'attachement extrême du grenadier aux distinctions sociales, sa morgue nobiliaire, d'autant plus déplacée que, comme il arrive, sa noblesse était plus artificielle ou de fraîche date. Quand il s'agit du mariage de sa nièce, il a de petites inquiétudes, tout à fait comiques, de vieille douairière,

attentive par dessus tout au nombre des quartiers du candidat. C'était ce qu'il appelait « avoir pour la distinction des rangs une vénération particulière ». Accorde qui pourra cette « vénération particulière » avec un obstiné, systématique, sauvage, refus des honneurs. Ce n'était assurément pas dédain pour le régime nouveau. Alors ? Alors, la véritable solution du problème pourrait bien consister à n'en pas chercher. Constatons et, une fois de plus, dans une âme d'élite, reconnaissons un cas de l'hégélianisme breton, suivant la juste et si neuve formule de M. Charles Le Goffic. Mais « l'identité des contradictoires », cela ne fera jamais un *grand cœur*.

C'est vrai et cependant, même après avoir reconnu, accusé toutes ces défaillances, on hésite encore, on se laisse reprendre, on salue. M. Le Goffic définit le mieux du monde ce qui fonde, en dépit de tout, la belle renommée de La Tour d'Auvergne. « C'est un fait, écrit-il, qu'il dégageait de la sympathie et qu'on ne pouvait le voir sans l'aimer et l'admirer ». Voilà bien enfin le fait d'un grand cœur. Ne nous défendons pas trop contre la sympathie traditionnelle. Croyons-en les contemporains et ce nouveau biographe, qui, par sa perspicacité historique, s'est fait un des leurs. Continuons sans scrupule à admirer La Tour d'Auvergne et souhaitons l'apparition du second volume qui nous est promis. Ce ne sera plus dans la série *Grands cœurs*. Ce sera dans la série *Leurs amours*. Qui sait si nous n'y trouverons pas les seules explications vraisemblables des singularités du héros ?

H. WAQUET.

Em. GABORY. — *La Révolution et la Vendée, La Victoire des vaincus*, 3^e volume, Paris, Perrin, 1928, in-8° de pages.

M. Gabory vient de mettre la dernière main à son histoire de *La Révolution et la Vendée*. Le sous-titre que porte son troisième volume en marque la conclusion : les Vendéens vaincus militairement ont cependant fait triompher leurs revendications religieuses. Ils ont obtenu pour la France la liberté et lui ont valu la conclusion du Concordat, négocié à Paris par un Angevin, l'abbé Bernier, à Rome, par un Nantais républicain modéré et très honnête, Fr. Cacault.

L'auteur se réserve de traiter dans un ouvrage séparé la grave question des rapports de l'Angleterre avec la Bretagne